

Revue Catholica

Revue de réflexion politique et religieuse

Le nouveau Kulturkampf

Werner Olles , le mardi 22 juillet 2008

[Werner Olles fait partie, comme Günter Maschke ou Botho Strauss, des Konvertiten, ces anciens activistes du mouvement de 1968 qui ont abandonné leurs attaches d'origine. En 1968-1969, Werner Olles militait à Francfort dans les rangs du SDS de Rudi Dutschke. Après être passé dans différents mouvements de la gauche radicale, il est devenu permanent des jeunesses socialistes (Juso) entre 1973 et 1977. Ce n'est que dans la fin des années soixante-dix qu'il rompt avec ce milieu. Il collabore aujourd'hui régulièrement à l'hebdomadaire berlinois Junge Freiheit, organe de presse non conformiste, idéologiquement composite, stupidement désigné du doigt comme néonazi par la propagande marxiste toujours culturellement dominante outre-Rhin, particulièrement haineuse contre les transfuges de son camp.]

C'est dans les années soixante, alors que l'école de Francfort prend ses distances avec le marxisme pour se rallier à la variante antifasciste du libéralisme, que l'on assiste à la fin des débats intellectuels entre gauche et droite. Pour les deux camps, bien qu'ils ne l'avouent pas, il s'agit d'une défaite intellectuelle : pour la gauche, car même si elle conserve certains restes du marxisme, elle poursuit désormais une forme de sentimentalisme moralisateur fondé sur l'antifascisme ; pour la droite conservatrice, dans la mesure où, se définissant par opposition, elle perd son adversaire et donc sa raison d'être intellectuelle.

Dans son cas la crise prend cependant l'allure d'une tempête dans un verre d'eau, car il est difficile d'identifier chez elle le moindre projet, qu'il s'agisse d'un projet intellectuel, populiste, voire même terroriste. L'époque est aux grandes ruptures. L'Eglise catholique n'arrête pas de se réformer et les syndicats se transforment en sociétés d'assurances, tandis que les partis font semblant de faire de la politique. L'extension de l'utilitarisme a joué un rôle important dans cette évolution, avec pour effet de transformer en norme le matérialisme, sous la forme d'une idolâtrie de la marchandise, et de disqualifier la différence entre la vérité et l'erreur, ce qui fait que tout est possible pour arriver à ses fins. Dans cette idolâtrie de la marchandise, les verts allemands, les Grünen, ont joué un rôle d'avant-garde. Le communiste Rudolf Bahro disait à leur sujet : « La classe la plus corrompue psychologiquement est la classe intellectuelle bourgeoise de type alternatif dont le seul objectif est l'expansion de son propre style de vie ». Il y a quelque temps, nous avons eu un grand débat visant à faire le bilan du mouvement de 1968. La conclusion s'est imposée : la protestation révolutionnaire, loin de donner un coup de frein à la société de consommation, a paradoxalement accéléré son développement. L'adaptation a été si parfaite que les soixante-huitards n'ont même pas remarqué qu'ils étaient devenus les défenseurs d'un système qu'ils étaient censés avoir attaqué. C'est l'une des forces de ce système que de pouvoir anéantir ses ennemis par l'intégration. Dans cette grande révolution sociale, on a donc cherché la rupture avec

la tradition, mais sans trop savoir vers où on allait, et c'est de cette manière que s'est construite la critique sociale. Mais maintenant que l'Etat est aux mains des soixante-huitards, les masques sont tombés et avec eux les grands idéaux, et le climat est donc au désarroi : désarroi des militants qui ont l'impression d'avoir été trompés, désarroi de la société qui ne parvient plus à distinguer les messages des uns et des autres. Et cette nouvelle situation engendre une crise de confiance vis-à-vis de la sphère politique, chacun prenant peu à peu conscience du décalage entre les discours et les actes. Au-delà des grands objectifs proclamés, il devient manifeste que les hommes politiques constituent une classe homogène qui cherche avant tout son intérêt propre. Le discrédit se porte donc à la fois sur les hommes du fait de leur hypocrisie, et sur les idées qu'ils véhiculent parce qu'elles apparaissent de plus en plus clairement comme un vulgaire alibi. Les grands concepts de souveraineté populaire et de représentation perdent leur brillant et apparaissent brutalement comme des concepts vides visant à masquer la captation du pouvoir par une classe spécialisée.

Dans cette situation de désillusion, il est étonnant de constater à quel point l'imagination politique a pu manquer. Si la classe politique n'a pas intérêt à sortir de ce système, qui constitue son gagne-pain, la société, de son côté, tient aux avantages acquis et ne souhaite en rien sacrifier son mode de vie individualiste et hédoniste. En définitive, c'est la peur de l'inconnu qui domine : même si les gens ne sont pas satisfaits du régime actuel, ils craignent les nécessaires remises en cause que pourrait impliquer un changement. En fait, ils ne sont pas suffisamment désillusionnés pour passer à un rejet militant. Toute forme d'alternative semble impensable, si bien qu'on assiste à la victoire du mot d'ordre de Churchill : « La démocratie est le pire des régimes à l'exception de tous les autres ». Quant aux milieux conservateurs dont on attendrait une opposition plus résolue, c'est le fatalisme du fait accompli qui les anéantit. Ils sont tellement englués dans la réalité quotidienne de l'ordre des choses en vigueur que celui-ci leur masque toute autre perspective. L'imagination et l'audace politique disparaissent, la seule réponse possible restant de nature purement défensive.

Si l'on veut comprendre ce phénomène de résignation désillusionnée ou de désillusion résignée, il faut prendre la mesure de l'extension aux masses de l'utilitarisme ironique. Si personne ne croit plus aux grands discours, seule compte désormais l'utilité individuelle. On retrouve le même processus d'ironisation du côté de l'Etat et du côté du peuple, les deux se conditionnant d'ailleurs mutuellement. Alors qu'autrefois l'Etat était convaincu de la noblesse de sa mission, aujourd'hui tel n'est plus le cas. La crise touche tout autant la classe politique que celle des fonctionnaires qui, persuadés jusque-là d'assurer une mission de bien public, tombent désormais dans la désillusion et se mettent comme les autres à adopter l'utilitarisme ambiant. Du côté de la société, le processus est analogue. A la différence d'il y a une cinquantaine d'années, personne ne croit plus aux grands discours et à la mission de l'Etat. Dans ce climat, chacun se met donc à chercher son bien propre. La société se transforme en une juxtaposition de mafias qui cherchent toutes leur intérêt. Cependant, puisque personne ne croit plus à rien si ce n'est à l'organisation du bien-être personnel, on pourrait imaginer que l'espace public affiche cet individualisme radical. Or, il semble que l'ensemble des acteurs tiennent malgré tout à sauver la face en faisant comme si de rien n'était. Pour maintenir l'illusion, on trouve de nouveaux projets ou, pour reprendre l'expression du président Kennedy, de nouvelles frontières. La construction de l'Europe tout comme le bricolage du vivant remplissent typiquement cette fonction.

Si l'on voulait adopter une perspective de rupture, il faudrait identifier les lieux de production de l'idéologie et du conformisme, car ce sont eux qui font constamment de la publicité pour le monde tel qu'il est. La gauche, qui est allée à pas de géant de Marx à Habermas, n'est plus en mesure

d'analyser les structures d'encadrement intellectuel et social des masses. Tout occupée avec sa propre subjectivité, elle n'en finit plus de s'autocélébrer. La « postpolitique » constituant le paradigme dominant, il s'opère une clôture de l'organisation sociale sur elle-même, ce qui fait que plus personne ne pense à la remettre en cause. Il n'y a plus ni ami ni ennemi, mais seulement des malades et des gens en bonne santé. Tout cela débouche sur une nouvelle forme de Kulturkampf, où il n'y a plus de véritable débat, où toutes sortes de placebos sont administrés pour faire face à la dépression de chaque camp et où l'opposant doit être « traité » pour revenir à la normalité. Ce que l'on appelle en Allemagne la « révolte des bien-pensants » (Der Aufstand der Anständigen) est typique de ce phénomène : il s'agit en effet d'une coalition hétéroclite regroupant Eglises, syndicats, partis et bonnes gens de toute couleur politique dont l'objectif est de pourchasser tous ceux qui ne sont pas dans la ligne en les accusant de néonazisme. L'ironie de l'histoire, c'est que ceux qui sont exclus se prennent pour des résistants héroïques au même titre que les bien-pensants, ce qui vient confirmer que l'idéologie actuelle fonctionne comme une machine à fabriquer de l'autosatisfaction.

Même si on ne peut reporter toute la responsabilité sur le mouvement de 1968, il est évident que toute cette agitation a contribué à la déconstruction de l'Etat dans sa forme autoritaire telle qu'elle a existé jusque dans les années cinquante. L'objectif était de casser ce qui pouvait rester d'unité sociale pour aboutir à l'éclatement dans tous les domaines : politique, culturel, et aussi religieux. Et ce processus a pris corps avec la politisation et la démocratisation de tous les secteurs de la vie. L'une des fonctions essentielles de 1968 aura été de faire sauter un certain nombre de verrous. Dans les années soixante, la société était mûre pour se libéraliser tandis que l'Etat travaillait à sa propre dissolution/recomposition (Entkernen). La nouveauté, c'est alors l'éclatement de la société en de très nombreux petits groupes d'intérêt qui fonctionnent tous à la manière de gangs. L'Etat lui-même est devenu mafieux au point qu'il n'est plus possible de le distinguer du reste de la société. Certes, nous ne touchons pas encore le fond et il est difficile de discerner la sortie de ce processus de déclin, mais personne ne paraît aujourd'hui en mesure de donner un coup de frein. En fait, le système a découvert les lois de l'éternelle stabilité ! Il s'agit d'une grande tromperie dont personne n'est dupe mais que tout le monde accepte.

C'est là que la question du « que faire ? » prend tout son sens. Malheureusement, du côté de ceux qui sont censés refuser l'effondrement, on ne peut que constater le manque d'idées visant à arrêter ce dernier. Et pourtant il y a suffisamment de raisons qui devraient pousser à la révolte contre le système technocratique, d'autant plus que si ce dernier est très puissant, il est en même temps très vulnérable. Du fait de cette contradiction interne, je pense qu'il vaudrait mieux parler d'ordre instable. Le paradoxe est si fort que le scénario de l'implosion n'est pas à exclure : ce serait la répétition à l'Ouest de ce qui s'est passé à l'Est pour le régime communiste. Cependant, il nous faut prendre conscience qu'aussi longtemps que la grande coalition de technocrates-chrétiens et des sociaux-technocrates, des réalistes pragmatiques et des gens de droite, s'appuyant sur les restes de la théorie critique, entretiendra son hégémonie culturelle sous la forme de l'évangile de la « société civile » ou sous la forme de l'engagement en faveur des droits de l'homme, toute révolte contre cette technocratie sera impossible et de ce fait devra être pensée dans la durée. Une autre difficulté vient du caractère insaisissable des centres de pouvoir, puisque la technocratie est tout à la fois partout et nulle part. Auparavant, il était facile d'identifier les lieux du pouvoir : c'était l'empereur, le tsar, le roi. Avec la nouvelle technocratie, le pouvoir devient à la fois tentaculaire et anonyme. La révolte devient de ce fait beaucoup plus difficile.

* * *

Plusieurs éléments peuvent cependant jouer à l'avenir et la démographie n'est pas l'aspect le moins important. On va en effet tout droit vers le suicide démographique : il s'agit d'une vague de fond irrésistible. Le système a trouvé malgré tout la parade en recourant massivement à l'immigration. Et je ne crois pas que de ce fait nous allions au devant d'une grande guerre civile, car les nouveaux arrivants vont progressivement s'assimiler et, un jour ou l'autre, ils seront aussi décadents et corrompus que le reste de la population. Certes, on peut imaginer qu'une minorité restée religieuse garde un mode de vie différent, mais il ne peut s'agir que d'une minorité. De toute façon, si elle garde sa religion, ce sera uniquement à titre privé. Même si les futurs immigrés parviennent à constituer une force sociale, ils prendront les mêmes habitudes et deviendront aussi mafieux que les autres. Je ne crois ni à un clash violent ni à la république islamique. En revanche, la décadence occidentale se renforcera.

Aussi, je ne vois aujourd'hui aucune issue dans la décennie qui vient. Même en France où un contexte plus favorable permet l'expression politique dissidente, le système sait gérer cette « crise » en mettant en place tous les contre-feux nécessaires. Je suis donc plutôt pessimiste dans le court terme. Avec la disparition de l'attachement à la religion, à la nation ou à la famille, on assiste à une nouvelle aggravation du drame de l'homme moderne. Il est vrai que la société atomisée peut encore enivrer ses membres avec plus de loisirs, de vacances, de télévision, de consommation et de drogue. Comme dirait mon ami Günter Maschke, il nous faut faire face à un phénomène d'« individualisation sur fond de massification totale ». Tandis que la reproduction industrielle de l'homme est à portée de la main, jamais on ne lui a autant expliqué combien il constituait une créature singulière ! Mais parallèlement l'homme expérimente quotidiennement sa solitude, son désarroi et sa totale impuissance. Il va donc falloir admettre un jour que le projet des Lumières a échoué et que la société moderne est régie par un anti-humanisme. Mais comme personne n'ose le dire — car il faudrait alors admettre que l'existence humaine est une « vallée de larmes » — le train est déjà parti et on ne peut plus l'arrêter.

Pourrait-on reprendre contre le système technocratique la révolte inaugurée par le surréalisme à l'encontre la domination de la raison ? Ce ne serait qu'un jeu, une mise en scène esthétique. « Qui ne fait plus aucune conquête, consent à être conquis », écrivait Cioran. Il est difficile de discerner les contours que la dissidence peut et doit prendre si elle veut échapper à certains courants pessimistes. Sans objectif, elle oscillera en tout cas entre ralliement « réaliste » et opposition totale mais stérile. Je ne vois malheureusement nulle part une volonté politique de dépasser la situation présente. Il se passera encore beaucoup de temps avant que les nappes de brouillard ne se dissipent et que l'on puisse distinguer les nouvelles lignes de front pour que finalement sonne l'heure du politique et du réveil national. Si bien qu'aujourd'hui je pense que notre devoir est de créer un peu de désordre intellectuel dans une sphère publique occupée par un Kulturkampf au rabais, et dont le caractère artificiel tient à la mise en scène stéréotypée des protagonistes, la figure du conservateur jouant le rôle de bouc émissaire. Je ne crois pas au caractère réformable du système et toute stratégie participative, notamment par l'insertion au sein des partis, est vouée à l'échec. En revanche, il est possible à mon sens de travailler dans deux directions. C'est ce que j'ai eu l'occasion d'expliquer, il y a un certain temps, en marge d'une conférence tournant autour de mon article *Das Verlust des Politischen* (« La perte du politique », *Junge Freiheit*, 11 août 2000). Une première piste consiste à tisser des liens micro-sociaux. Face à l'isolement, la survie ne peut passer que par l'entretien de relations actives à cette échelle. L'autre piste, c'est le travail intellectuel, sachant qu'il ne faut surestimer aucune des deux pistes. En effet, d'un côté, il y a ceux qui croient à l'activisme — au collage d'affiches ! — mais qui ne se rendent pas compte que cela ne sert à rien, tandis que de l'autre il y a ceux qui écrivent des articles pour une douzaine de personnes qui acquiescent tout en se demandant ce qu'il faut faire. Le drame, c'est que ces deux populations ne

se rencontrent pas. Tout se passe comme s'il existait un fossé entre les pragmatiques et les intellectuels. Or il est important d'unir les deux dimensions si l'on veut éviter l'écueil de l'intellectualisme désincarné tout comme celui de l'activisme irresponsable. Mais avant cela, il faut fixer les objectifs et se clarifier les choses à soi-même. Et en ce sens, démystifier l'ordre existant est un moyen de comprendre ce qui se passe et de saisir les occasions quand elles se présentent.

Le mardi 22 juillet 2008 à 08:33 . Classé dans [Revue en ligne](#). Vous pouvez suivre toutes les réponses à ce billet via le [fils de commentaire \(RSS\)](#). Les commentaires et pings ne sont plus permis.